ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ET ARTS DE SAVOIE

Chambéry - Théâtre Charles Dullin, samedi 19 novembre 2016

600e anniversaire du duché de Savoie
« Six siècles de littérature savoyarde »

Flânerie littéraire et musicale

Texte de Jean-Louis Darcel avec la collaboration de Jean Burgos,
Marie-Claire Bussat-Enelvodsen, Anne Buttin,
Pierre Grasset, Christian Guilleré, Andrée Mansau

Dans la salle, un comédien (***Florentin Verhagen**, élève de la classe d'art dramatique du conservatoire à rayonnement régional de Chambéry*) interpelle une comédienne (**Cécile Claeys**, *élève de la classe d'art dramatique du conservatoire à rayonnement régional de Chambéry*) assise parmi les spectateurs. *Amédée de Chambéry et Yolande d'Annecy se revoient pour la première fois, dix ans après avoir quitté le lycée où ils ont fait toutes leurs études secondaires.*

Amédée – *Yolande !!*

Yolande – *Amédée !!*

Amédée et Yolande gagnent rapidement l'avant scène.

Amédée – *Quel bonheur, chère Yolande, de se retrouver devant notre bon vieux lycée, après 10 ans de silence. Que je te regarde : tu es toujours aussi belle, plus belle encore que dans mes souvenirs où tu es souvent présente ! Orphée retrouverait-il Eurydice, cette fois pour de bon ?*

Yolande – *Toujours aussi flatteur, cher Amédée, j'espère que Don Juan ne t'a pas tourné la tête ! Je te retrouve tel que je t'ai laissé devant le tableau d'affichage du bac où nos deux noms figuraient - en bonne place - sur la liste des reçus. Et puis, nous nous sommes quittés*

pour aller fêter notre départ pour la vraie vie avec nos amis respectifs. Et puis, plus rien…Mais, quelle fin tu me réserves : Eurydice ! la pauvre, avec le serpent, et sa mort inexorable, et Orphée inconsolable…

Non, retrouvons notre vieille amitié, sans une ride, notre passion partagée pour la littérature qui, elle, ne meurt pas : Homère, Virgile, Racine, Chateaubriand, Balzac, Hugo, Baudelaire, Apollinaire, Proust sont toujours vivants pour qui se donne la peine - et le plaisir - de lire, de relire.

Pour le cœur, Amédée, laissons-le où il est : je regardais ailleurs, toi aussi du reste, et c'était bien ainsi… Hier comme aujourd'hui les passions brûlent, puis s'enfouissent dans les profondeurs de la mémoire, l'amitié reste !

Amédée – T*u cites les auteurs que nous aimions, mais tu oublies notre bon La Fontaine dont nous savourions les fables douces et amères : souviens-toi, nous lisions aussi les* Contes, *en cachette ! pour en rire, mais aussi avec une curiosité troublante pour le domaine interdit : je lisais, tu baissais les yeux, mais tu écoutais… les facéties grivoises de* Comment l'esprit vient aux filles *ou de* Sœur Jeanne !

Yolande - *Mais cette littérature, qui est toujours notre passion, elle était française, ou anglaise, ou allemande, ou remontait à l'antiquité. La Savoie en était absente ! Totalement absente, comme si elle avait été avalée par la nation qui est devenue la nôtre depuis 1860 !*

Jamais n'étaient évoqués les auteurs savoyards. Sauf panne de mémoire, les médiévaux étaient ignorés : Othon de Grandson, Thomas de Saluces, Cabaret, des inconnus !

De Buttet ? cité avec La Pléiade où n'étaient lus que Ronsard et Du Bellay.

Saint François de Sales était certes invoqué à l'Aumônerie, mais jamais lu.

Joseph de Maistre était interdit de séjour à Vaugelas comme à St Ambroise : trop à rebours de la doxa *des Lumières ou de la république laïque… !*

Son frère Xavier était laissé aux demoiselles en mal d'occupation, malgré les incitations de Sainte-Beuve !

Jean-Pierre Veyrat et Amélie Gex n'étaient que des noms de rue.

Henry Bordeaux dont les grands romans comptaient, certes, mais pas ceux où la Savoie prête son cadre à l'intrigue.

Daniel-Rops confiné dans les bibliothèques des patronages ou du grand séminaire.

Quant à la poésie ? Absente ! Verdonnet, par exemple, un parfait inconnu à Chambéry, alors qu'il était lu à Paris.

*Un désert culturel : j'en veux à nos maîtres d'avoir été complices de l'*omerta *sur notre identité savoyarde !*

Je vois que tu as un livret qui sort de ta poche : est-ce le programme de notre journée?

Amédée - *Oui, je t'invite à me suivre dans une flânerie littéraire, dans Chambéry et ses environs, en montant d'abord au château ducal, puisque pour notre littérature savoyarde tout commence au château, lieu du pouvoir qui fait vivre les artistes, musiciens, poètes, chroniqueurs…*

Séquence musicale : « Ce jour de l'an » de Guillaume Dufaye *(par l'ensemble instrumental Maeva Bouachrine)*

Yolande - *Cela fait longtemps que je ne me suis pas trouvée au pied du château : imposant ! Il est là depuis le XIIe siècle, constamment*

agrandi, embelli, reconstruit après les incendies. Imagine l'impression qu'il devait faire sur le cavalier qui arrivait, qui traversait la bourgade de quelques milliers d'habitants pour se trouver devant de tels murs : imposant. ***Ecrasant*** *? Expression du pouvoir redouté du prince qui impose la soumission à ses sujets ? Certes, mais aussi refuge offert à la population au moment du danger.*

Amédée – *Depuis 1295, il est la résidence principale des comtes, puis des ducs de Savoie, à partir d'Amédée VIII jusqu'en 1563 où la nouvelle capitale est Turin.*

C'est donc ici, dans ce lieu du pouvoir politique que naît la première littérature savoyarde : elle n'est ni épique, ni lyrique comme en France, mais essentiellement politique, historique avant l'heure, avec les premiers chroniqueurs du début du XVe siècle, comme cette Chronique de Savoye *de Jean d'Orville dit Cabaret qui évoque les principaux moments de l'histoire de la Savoie entre le XIe et le XIVe siècle. Remontons à nos origines !*

.

Ecoute ce passage qui concerne justement le château où nous sommes, au moment où Amédée VIII, devenu premier duc de Savoie, reçoit le 19 février 1416, voici 600 ans, l'empereur germanique Sigismond, son suzerain.

C'est le début de la grande aventure où le minuscule comté de Savoie va devenir peu à peu l'un des Etats majeurs de l'Europe médiévale, avec son rôle de « portier des Alpes », de partenaire incontournable des grandes puissances du temps.

Déclamation *(par Roland Gary, élève de la classe d'art dramatique du conservatoire à rayonnement régional de Chambéry)*

« Dès l'entrée en Savoie, l'accueil fut solennel. En tête marchait le comte Amé portant l'épée de l'empereur, tandis que celui-ci chevauchait sous un dais de drap d'or soutenu par quatre chevaliers. A leur rencontre prélats et gens d'Eglise s'avançaient en procession, portant des reliques et chantant *Te Deum laudamus….*

Le lendemain de l'arrivée de l'empereur Charles à Chambéry, le comte Amé voulut lui faire hommage.

Sur la place du château était dressée une estrade sur laquelle se trouvait l'empereur, revêtu de son habit impérial. (…)

Après les six chevaliers venaient le comte, monté sur son coursier, et derrière lui tous les barons, bannerets, chevaliers et écuyers, chevauchant deux par deux et tenant chacun la bannière actuelle de Savoie.

Parvenus devant l'empereur, les six chevaliers et le comte de Savoie mirent pied à terre, tandis que tous les nobles du pays demeuraient à cheval tout autour de la place.

Le comte monta lentement les marches de l'estrade, s'agenouilla devant Charles de Bohème et lui rendit hommage ; l'empereur l'investit de tous ses titres et dignités, puis, comme il est d'usage, ses gens s'emparèrent des bannières et voulurent toutes les jeter à terre.

Mais le comte s'interposa et, s'adressant à son souverain, s'écria alors : « Sire, des autres bannières qu'il soit fait selon votre volonté, mais celle à la croix blanche n'a jamais été mise à terre et, s'il plaît à Dieu, elle ne le sera jamais ! »

L'empereur commanda alors qu'elle reste dressée, ainsi que celle de saint Maurice, puis descendit les degrés de l'estrade, prit le comte par la main et s'en alla dans la grande salle où le dîner avait été préparé ; il se lava les mains et s'assit sous un dais de drap d'or, ses barons autour de lui. Le comte de Savoie et ses chevaliers montèrent alors sur leurs destriers et servirent l'empereur à cheval. Les viandes, les entremets se succédèrent les uns aux autres et il y avait tant de plats diversement préparés que l'heure des vêpres était déjà passée avant que tous eussent été servis. Et, pour comble de raffinement, on avait disposé une fontaine qui dispensait à volonté vin blanc et vin vermeil. »

Yolande – *Dis-moi Amédée, pourquoi parle-t-on de « siècle d'or » à propos des trois auteurs majeurs : Marc-Claude de Buttet, François de Sales et Vichard de Saint-Réal ? le sais-tu ?*

Amédée – *Est-ce qu'il peut y avoir de grands écrivains dans un pays qui doute de lui-même, qui est en crise ? Apogée politique et apogée littéraire coïncident. A l'heure où le duché de Savoie connaît sa plus grande expansion entre Rhône et Pô, Alpes du Nord et Méditerranée,*

la littérature s'enrichit d'influences croisées et contribue au prestige du souverain.

La France de la Pléiade fascine Marc-Claude de Buttet. Dans la France des grands spirituels se reconnaît un François de Sales. France et Espagne inspirent Saint-Réal. Car la Savoie est au carrefour des grandes cultures de l'Occident catholique où se forgent l'âge et l'art classiques qui vont rayonner à travers l'Europe du Sud comme du Nord.

Yolande – *Marc-Claude de Buttet* *illustre la fidélité à Pétrarque avec trois recueils intitulés* Amalthée *entre 1560 et 1575. Ronsard est son ami : c'est dire s'il regarde vers la France !*

Né à Chambéry vers 1530, il fait ses études à Paris où Jean Daurat lui enseigne le grec. Sa connaissance de la Philosophie et des Mathématiques lui vaut le titre de docte. Celle des langues grecque, latine, italienne, française, en fait un des grands érudits de la Renaissance française. J'aime ce passage de l'ode XII de son Amalthée *qui évoque l'arrivée de l'hiver à Chambéry* :

Déclamation *(par Gérard Desnoyers)*

Deja l'hiver, qui tout tremblant frissonne,
Des monts tous blancs droit nous darde çà bas
Une froideur tant aspre qu'elle étonne
Mes champs aimés, mes soulas, mes ébas.

Les doux ruisseaux clairs-courants aux campagnes,
Par l'Aquilon arretés et trancis,
Font et refont, aux froids pieds des montagnes,
Un roch scabreux de glaçons endurcis(…).

Or' que l'hyver s'approche
Pingon, Pingon, vois tu
La Nivolette roche
Haussant son chef pointu,
Toutte de nege blanche
Et les arbres pressés

De glaçons sur la branche
Se courbans tous lassés ?

Mais à ce coup mon Chambery m'appelle,
O Paradis de ma félicité,
Que m'est desja cette plume immortelle
Pour tracer vif ton honneur mérité !

Yolande - *C'est toute cette œuvre qu'il faudrait citer avec ses allusions au milieu des poètes, grammairiens et érudits chambériens. Mais François de Sales nous appelle, me dis-tu…*

Amédée - *Oui, allons sans plus tarder à la cathédrale Saint-François de Sales, qui était à l'époque l'église du couvent des franciscains. François, évêque de Genève, y a prêché plusieurs fois et divers souvenirs y rappellent sa présence.*

Il possédait, dit-on, une voix claire, suave, débonnaire, parfois autoritaire, rarement colérique. Il avait appris à se maîtriser. Son éloquence savante émaillée d'une faconde savoureuse le précédait en tout lieu. Son tempérament équilibré fait de lui un excellent diplomate, un conseiller avisé, un directeur spirituel recherché. En psychologue subtil, il sait écouter les cœurs, sonder les esprits, élever les âmes. Brillant prédicateur et conteur, il charme ses auditeurs, comme il enchante ses lecteurs, grâce à la vitalité et à la vivacité de sa plume colorée et inspirée. Epistolier prolixe, certaines formules résonnent comme des maximes intemporelles, que l'on découvre dans ses lettres à Jeanne de Chantal, future fondatrice à ses côtés de la Visitation d'Annecy, en 1610.

Déclamation *(par Roland Gary, élève de la classe d'art dramatique du conservatoire à rayonnement régional de Chambéry)*

« Le cœur parle au cœur, et la langue ne parle qu'aux oreilles »

« Les cœurs ont un langage secret que nul n'entend qu'eux »

« Il n'est rien d'impossible à l'amour. Il suffit de bien aimer pour bien dire »

« Il faut tout faire par amour et rien par force »

« Les nuits nous sont des jours, quand Dieu est en notre cœur, et les jours sont des nuits quand il n'y est point ».

« Etre saint c'est fleurir là où Dieu vous a planté ».

Yolande – *François de Sales est né, le 21 août 1567, au cœur du massif des Glières, au sein d'une grande famille de Savoie. Il connaît un parcours universitaire exemplaire : études supérieures en Lettres, Humanités, Rhétorique, Philosophie, Théologie, à Paris ; doctorat en Droit canonique et civil à Padoue. Il est ordonné prêtre le 18 décembre 1593 en la cathédrale d'Annecy où il sera plus tard intronisé Prince-Evêque de Genève.*

Très vite, il est envoyé en mission par le duc Charles-Emmanuel de Savoie pour reconquérir le Chablais à la catholicité. Il réussit grâce à sa perspicacité, à sa prudence, à son sens de la communication fondée sur la distribution de tracts glissés la nuit sous les portes ou placardés sur les murs, ce qui le désignait déjà comme futur patron des journalistes.

Evêque, il s'engage à réformer son diocèse, fragilisé politiquement et militairement par sa délicate situation géographique jouxtant la Genève protestante indépendante, désormais enclavée dans les terres savoyardes.

Mais derrière l'infatigable pasteur, demeure l'homme avec ses incertitudes et ses doutes. Ecoute cette lettre qu'il adresse à Jeanne de Chantal à son retour d'une longue visite pastorale en Faucigny, fin octobre 1606.

Déclamation *(Bernard Mongourdin)*

(…) « Quand j'ai voulu revoir mon âme à ce mien retour, elle m'a fait grande compassion, car je l'ai trouvée si maigre et défaite qu'elle ressemblait à la mort. Je crois bien, elle n'avait presque pas eu un moment pour respirer quatre ou cinq mois durant. (…)

Vous dirai-je pas une chose qui me fait frissonner les entrailles de crainte ? Chose vraie.

Devant que nous fussions au pays des glaces, environ huit jours, un pauvre berger courait çà et là sur les glaces pour secourir une vache qui s'était égarée, et, ne prenant pas garde à sa course, il tomba dans une crevasse et fente de glace de douze piques de profondeur. On ne savait [ce] qu'il était devenu, si son chapeau qui, à sa chute, lui tomba de la tête et s'arrêta sur le bord de la fente, n'eut marqué le lieu où il était péri. Ô Dieu ! un de ses voisins se fit dévaler avec une corde pour le chercher, et il le trouva non seulement mort, mais tout presque converti en glace ; et, en cet état, il l'embrasse, et crie qu'on le retire vivement, autrement qu'il mourra du gel. On le tira donc avec son mort entre ses bras, lequel, par après, il fit enterrer.

Quels aiguillons pour moi, ma chère Fille ! Ce pasteur qui court par des lieux si hasardeux pour une seule vache ; cette chute si horrible que l'ardeur de la poursuite lui cause, pendant qu'il regarde plutôt où est sa quête et où elle a mis ses pieds que non pas où il est lui-même et où il chemine ; cette charité du voisin qui s'abîme lui-même pour ôter son ami de l'abîme : ces glaces ne me devaient-elles pas ou geler de crainte ou brûler d'amour ? »

Séquence musicale : *Ave Maria de Josquin des Prés* (ensemble instrumental et vocal Maeva Bouachrine)

Amédée – *Humaniste et mystique, façonné par l'esprit de la Renaissance, ce pasteur d'âmes devint passeur de temps. Adossé au XVIe siècle dont il a gardé l'empreinte surannée, François de Sales vit le présent en sondant l'avenir. L'ignorance étant à ses yeux pire que la souffrance, il décréta « la science, huitième sacrement de la hiérarchie ».*

En 1609, il publie la première édition de son Introduction à la vie dévote *où il utilise les fleurs de la rhétorique avec maestria. Ainsi, les merveilleux bouquets de la fleuriste Glycera vont se métamorphoser en fleurs de dévotion, que chacun peut faire éclore dans sa vie quotidienne.*

De l'art de composer un bouquet à celui de vivre sa religion, sa foi, tout en vaquant à ses affaires dans le monde, le message salésien aura une portée universelle.

Déclamation *(Bernard Mongourdin)*

« Mon cher Lecteur, je te prie de lire cette Préface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetière Glycera savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets ; de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrage, car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisait ses bouquets.

Je ne puis, certes, ni veux, ni dois écrire en cette Introduction que ce qui a déjà été publié par nos prédécesseurs sur ce sujet ; ce sont les mêmes fleurs que je te présente, mon Lecteur, mais le bouquet que j'en ai fait sera différent des leurs, à raison de la diversité de l'agencement dont il est façonné. (…)Mon intention est d'instruire ceux qui vivent dans les villes, dans les ménages, en la cour (…) »

Séquence musicale : *Salve Régina de Palestrina* (ensemble instrumental et vocal Maeva Bouachrine)

Amédée - *François de Sales décède le 28 décembre 1622 à Lyon. En sept mots, il exprime l'humilité de sa condition humaine: « J**e suis tant homme que rien plus ».***

Mais quittons la cathédrale et rendons nous dans la toute proche rue Croix d'Or. Ne trouves-tu pas que ses hôtels ont un petit air espagnol ? Un cadre approprié pour évoquer ensemble César Vichard de Saint-Réal.

Yolande - *«Esprit plein de feu », né le 9 avril 1643 en Savoie, mort à Chambéry le 13 septembre 1692, Saint-Réal fut écrivain, diplomate, pamphlétaire au service de la Savoie entre Chambéry, Turin, Paris et Londres. Sans effacer l'identité savoyarde, l'écrivain crée aussi des fictions auxquelles leur réception dans les littératures européennes donne une portée universelle, par sa dénonciation du fanatisme religieux et de l'Inquisition dans* Don Carlos, *par sa peinture des complots politiques et des guerres entre souverains italiens orchestrés par Venise et par l'Espagne dans* La Conjuration des Espagnols contre la République de Venise en 1618.

Diplomate habile, poète ami de Racine, érudit comme son compatriote Vaugelas, Saint-Réal crée des nouvelles, genre qui unit histoire, morale, politique et psychologie. Il partage avec Mme de La Fayette, comme lui amie et espionne au service de la Régente Marie-Jeanne-Baptiste, une écriture du premier regard, des courtisans pris entre le Pouvoir et la vanité des passions humaines.

Don Carlos, *nouvelle historique (1672) suit la mode des histoires espagnoles et mauresques venue notamment de Cervantès.*

En 1674, La Conjuration des Espagnols contre la République de Venise en 1618 *est publiée au moment où la Savoie hésite entre l'Espagne et la France. Le récit de Saint-Réal concerne le rôle de Venise dans la péninsule italienne. Il s'achève avec une vision de Venise agonisante qui sera sauvée par Jaffier au réveil d'un songe baigné dans le sang et les larmes.*

Déclamation *(Gérard Desnoyers)*

« …Il n'entendait que des cris d'enfants qu'on foule aux pieds, des gémissements de vieillards qu'on égorge, des hurlements de femmes qu'on déshonore ; il ne voyait que palais tombants, temples en feu, lieux saints ensanglantés ; Venise la triste, la déplorable Venise se présentait partout devant ses yeux, non plus triomphante comme autrefois, de la Fortune ottomane et de la fierté espagnole, mais en cendres, ou dans les fers et plus noyée dans le sang de ses habitants, que dans les eaux qui l'environnent. Cette funeste imagination l'obsède jour et nuit, le sollicite, le presse et l'ébranle. En vain il fait effort pour la chasser ; plus obstinée que toutes les Furies des fables, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos, elle s'introduit jusque dans ses songes ».

Amédée – *« Un roman, c'est un miroir qu'on promène au long d'un chemin », Stendhal ne s'est pas trompé en faisant de Saint-Réal « le maître du cheminement de l'histoire au roman sur la folie, l'amour et la mort. »*

Mais maintenant, chère Yolande, nous avons de la marche à faire. Tu as mis tes chaussures de montagne, comme convenu ? On laissera la voiture à Pragondran et nous gagnerons la Croix du Nivolet par la voie la plus directe, celle qui monte sec ! Tu es en forme Yolande ?

Yolande – *Fatiguée, moi ? Tu sembles oublier que je suis une montagnarde et que les sentiers de chèvres ne me font pas peur. Les Bauges nous réunissent, Annéciens et Chambériens, et je te suis reconnaissante d'avoir situé cinq de nos écrivains dans ce massif qui est commun aux deux Savoie… Mais, sans attendre, montons donc à la croix.*

Séquence musicale enregistrée : extrait de la symphonie alpestre de Richard Strauss

Yolande : *Quelle splendeur sonore ! la musique ne dit-elle pas, Amédée, ce que les mots ne peuvent pas dire ? Quelle splendeur visuelle : Chambéry et sa cluse à nos pieds… Tout randonneur parvenant à un sommet connaît l'éblouissement éprouvé par Strauss dans son Tyrol bavarois.*

Quand je baisse les yeux : la ville que nous venons de quitter, Amédée ; quand je lève les yeux, la Croix. ***La ville, la croix,*** *les deux mots qui vont traverser le XIXe siècle savoyard : se repentir, restaurer. La repentance est omniprésente dans le catholicisme doloriste du XIXe siècle. Le Chambérien Joseph de Maistre en est l'illustration.*

Amédée : *Joseph de Maistre a 40 ans quand il s'exile volontairement le jour même de l'entrée des armées françaises révolutionnaires venues « libérer » les Savoyards du joug « du tyran sarde », suivant la phraséologie du temps. Quand le Sénateur au Sénat de Savoie revient, quasi clandestinement à Chambéry en janvier et février 1793, il retrouve une Savoie en plein conflit entre religion et laïcité. Cette confrontation va inspirer la pensée de Joseph de Maistre pendant trente ans ; ce qu'il exprime déjà, en 1797, dans ses magistrales* Considérations sur la France.

Déclamation *(Olivier Fernex de Mongex)*

Nous sommes tous attachés au trône de l'Etre Suprême par une chaîne souple, qui nous retient sans nous asservir.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. Chacun de ces êtres occupe le centre d'une sphère d'activité dont le diamètre varie au gré de l'éternel géomètre, qui sait étendre, restreindre, arrêter ou diriger la volonté, sans altérer sa nature.

Dans les ouvrages de l'homme, tout est pauvre comme l'auteur ; les vues sont restreintes, les moyens roides, les ressorts inflexibles, les mouvements pénibles, et les résultats monotones. Dans les ouvrages divins, les richesses de l'infini se montrent à découvert jusque dans le moindre élément : sa puissance opère en se jouant : dans ses mains tout est souple, rien ne lui résiste ; pour elle tout est moyen, même l'obstacle : et les irrégularités produites par l'opération des agents libres, viennent se ranger dans l'ordre général (…)

La révolution française, et tout ce qui se passe en Europe dans ce moment est tout aussi merveilleux, dans son genre, que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier : cependant les hommes, au lieu d'admirer, regardent ailleurs ou déraisonnent (…)

Mais dans les temps de révolutions, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue, et ses moyens le trompent. Alors entraîné par une force inconnue, il se dépite contre elle, et au lieu de baiser la main qui le serre, il la méconnaît ou l'insulte.

Je n'y comprends rien, c'est le grand mot du jour. Ce mot est très sensé (…) Ce qu'il y a de plus frappant dans la révolution française, c'est cette force

entraînante qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément…

On a remarqué, avec grande raison, que la révolution française mène les hommes plus que les hommes ne la mènent…On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la révolution ; c'est la révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien, quand on dit qu'elle va toute seule. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer.

Yolande – *Quel style ! quelle puissance ! quelle vision crépusculaire qui annonce les grandes diatribes politico-philosophiques et religieuses du romantisme ! Maistre guillotine la Révolution coupable d'avoir coupé les têtes de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette… légalement, mais illégitimement.*

Amédée – *Et celle des clochers de Savoie… décapités par Albitte, l'envoyé du Comité de salut public qui a « égalisé » 800 clochers entre les départements de l'Ain et du Mont-Blanc. La réflexion de Maistre est neuve sur le rapport délicat autant que nécessaire entre tradition et rupture, passé et modernité.*

Le dilemme entre révolution et réforme est au cœur de nos Etats modernes. Maistre l'a posé en des termes neufs. Il n'est pas indifférent que les Chinois s'intéressent aujourd'hui à notre Joseph savoyard et traduisent son œuvre en mandarin. Après la terrible révolution culturelle, ils ont à reconstituer la trame de leur histoire nationale, de leur nation blessée par la table rase des années Mao.

Yolande – *Cette Croix du Nivolet a-t-elle un sens pour Xavier, le jeune frère de Joseph de Maistre ? Lui qui passe pour agnostique, si ce n'est en rupture d'église ? Général de l'armée du tsar de Russie, n'a-t-il pas épousé une princesse russe orthodoxe très pieuse, Sophie Zagriatskaia ?*

Xavier, cadet de Joseph de 10 ans, s'ennuyait à Chambéry. Sa vocation, sa passion, c'était le dessin et la peinture. C'est ce qui l'a tiré de la misère en pleine Révolution, quand il s'est fait remarquer par le général Souvarov, commandant des troupes austro-russes en guerre contre les armées de la France révolutionnaire, qui l'intègre dans son état-major.

Amédée – *Mais, il a également une belle plume et son frère l'encourage à s'illustrer dans une forme inédite autant que paradoxale : le voyage immobile.*

Les circonstances en sont bien connues: Xavier est mis aux arrêts durant quarante-deux jours et est consigné dans sa chambre à la citadelle de Turin suite à un différend avec un autre officier, la veille du carnaval turinois : pour se désennuyer et transformer la punition en feu d'artifice jubilatoire, il décrit son carnaval intérieur sous le titre provocant autant qu'énigmatique de Voyage autour de ma chambre.

Le voyage immobile, présenté par dérision comme un authentique voyage d'exploration, appelle la description minutieuse de l'environnement limité qu'est la chambre de l'officier consigné, avec son mobilier et son décor - le fauteuil, le lit, les tableaux et portraits féminins qui ornent les murs- ; mais simultanément, il permet une plongée dans l'intériorité et la mémoire de l'écrivain : l'âme et la bête - le corps -, les souvenirs amoureux, les souvenirs douloureux comme la mort d'un ami, les paysages aimés d'une nature belle et indifférente aux souffrances des hommes. Ecoute quelques pages de ce récit de voyage intérieur.

Déclamation *(Olivier Fernex de Mongex)*

« La nature indifférente (...) au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort ; et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami.

La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs.

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur…

Non, mon ami n'est point entré dans le néant : quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. – Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. – Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes

pensées qu'une preuve infaillible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe toute entière. »

« Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers : ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de cacalia (alpina), dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée ; des fleurs de toutes espèces qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis.

– Aimable bergère, dis-moi, où se trouve l'heureux coin de terre que tu habites ? De quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore ? – Ne pourrais-je y aller vivre avec toi ? – Mais, hélas !, la douce tranquillité dont tu jouis, ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent ; je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues. – Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. Fuis, bergère, presse ton troupeau ; cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages ; il n'est plus de repos sur cette triste terre. »

Séquence musicale enregistrée : *Nuits d'été* de Berlioz *Absence*

Yolande – *C'est encore la Croix qui pèse sur les épaules de Jean-Pierre Veyrat, le repenti. Elevé dans le catholicisme, il entre en dissidence. Séduit par certaines valeurs de la Révolution, il adhère au carbonarisme, cette société secrète, et se signale par quelques éclats juvéniles militants qui lui valent l'exil, exil vécu douloureusement dans le Paris bohème des années 1830.*

Alors, on peut rêver et échafauder une hypothèse vraisemblable.

L'année 1810 a vu naître deux poètes, l'un à Paris, Musset, l'autre à Grésy-sur-Isère, Veyrat, deux cœurs meurtris, deux expériences intenses de la souffrance, deux destins croisés : il n'est pas impossible qu'ils se soient effectivement croisés, ou connus, à Paris dans les années 1835, étudiants en rupture de fac, adeptes délirants de la vie de bohème parisienne, l'un dandy argenté, l'autre exilé politique toujours désargenté, mais ruinant sa famille comme le balzacien Lucien de Rubempré. Deux destins foudroyés, l'un dépressif et alcoolique, mort prématurément à 47 ans, l'autre, encore plus tôt, enlevé par la phtisie à 34 ans.

Mais deux destins symétriques : l'un –Musset- vit ses dix dernières années dans un marasme pathétique et une stérilité littéraire hormis quelques perles automnales ; l'autre, après un engagement provocateur dans le carbonarisme extrême qui lui valut l'exil, puis repenti de ses erreurs de jeunesse, est gracié par le roi Charles-Albert qui l'autorise à revenir en Savoie. Il retrouve la foi de son enfance, écrit ses plus belles pages dans les dernières années de sa courte vie : La Coupe de l'exil *paraît avec succès en 1840.*

Car Veyrat est surtout poète. Ecoute cet extrait du poème où il évoque le souvenir d'un amour brisé, jadis, au bord d'un lac qui n'est pas celui de Lamartine, mais celui de Sainte-Hélène. Réminiscence amoureuse, réminiscence littéraire...

Déclamation *(Gérard Desnoyers)*

Un soir, nous étions seuls près du lac solitaire ;
La brise nous portait les parfums de la terre ;
Les étoiles du ciel ruisselaient par les airs,
Sables d'or et de feu semés dans les déserts.
Le rossignol chantait cette nuit de délice ;
Le lotus oubliait de fermer son calice
Et les fleurs écoutaient (…) De sublimes accords passer parmi les vents.
La lune, en ce moment, comme un heureux présage,
S'éleva radieuse au sein du firmament,
Et son rayon sur l'eau descendit mollement.

-C'est pour toi, murmurai-je, enfant de ma tendresse
C'est pour toi que le ciel fit cette nuit d'ivresse,
Pour toi que la forêt exhale sur ces bords,
Orgue mystérieux, ses sublimes accords ;
Pour toi que le lotus a veillé sur sa tige,
Que la nuit a vêtu son plus divin prestige ;
C'est pour toi que les fleurs naissent dans le vallon,
Que le printemps revient et s'en va l'aquilon ;
Pour toi que l'oiseau chante et que le vent soupire,
Pour toi que tout s'émeut dans tout ce qui respire ;
O ma jeune espérance et mon premier beau jour !
C'est pour toi que je vis et que je meurs d'amour.

-Sais-tu, mon bien-aimé, sais-tu comment je t'aime ?
Après Dieu, ton amour est mon bonheur suprême.
Comme le moine ardent aime et remplit son vœu,
Comme les purs esprits, au sein brûlant de Dieu,
S'aiment en lui, ravis dans l'éternelle extase,

Et vivent à jamais du feu qui les embrase,
Ainsi je t'aime, ainsi je vis toute dans toi…

-Où donc es-tu passée, Etoile du matin ?
Depuis que la lumière à mon âme est ravie,
La nuit a recouvert les sentiers de ma vie ;
J'ai marché constamment dans des brouillards épais,
Et mes pas ont perdu le chemin de la paix !

Séquence musicale enregistrée : *Nuits d'été* de Berlioz : *Sur les lagunes*

Amédée : *Il nous faut maintenant redescendre dans la vallée, sur terre ! comme le font nos voisins montés avec nous par le passage des échelles. Redescendons par Saint-Jean-d'Arvey et reprenons la voiture pour gagner le village de Puygros.*

Yolande : *Mais que veux-tu me montrer dans ce village ? Une église, un presbytère, une mairie-école, une poignée de maisons…Et c'est tout ?*

Amédée : *Non regarde le monument aux morts de la Guerre de 14-18 : 40 noms gravés… La Savoie rurale a disparu avec eux, comme la France rurale du reste ! Terrible holocauste que Verdun…*

A cette Grande Guerre, celle que l'on croyait être la « der des der », un illustre écrivain savoyard a consacré de puissantes pages. C'est Henry Bordeaux, le Savoyard de Thonon-les-Bains, membre de l'Académie Française où circulait cette boutade ***« la Savoie, c'est Bordeaux ».***

250 romans et nouvelles publiés ; œuvre romanesque immense, où la Savoie occupe une place importante, particulièrement le monde rural qu'il connaît bien et aime, dont il dépeint la dureté à la peine, la rapacité aussi, ainsi que l'esprit procédurier… Le Lac noir *(1904) ou* les Roquevillard *(1906) en sont de bons exemples.*

Amateur de chasse au chamois et de randonnées en montagne, il décrit magnifiquement les sommets, et les hautes vallées alpines, de Maurienne particulièrement qui deviennent le cadre de nombre de ses romans : avec lui commence la mode du roman de montagne. Pensons à ses descriptions de la bénédiction des troupeaux, les vendanges, la Fête-Dieu, les processions du 15 août dans les vallées de Savoie, la fête des fleurs à Aix-les-Bains, sans omettre ses tableaux incisifs des us et mentalités de la bourgeoisie de province.

Sa plume n'a pu demeurer inerte, devant le drame qu'annonce le tocsin du 1er août 1914 et auquel il va personnellement être mêlé.

Déclamation *(Bernard Mongourdin)*

« Le premier août 1914, je redescendais du col de Chavière en Maurienne sur Pralognan de Tarentaise, afin de savoir les nouvelles qui, de la plaine, ne m'arrivaient plus. Un alpiniste, d'habitude, ne lit pas les journaux. Mais cette fois, j'avais consenti les plus grands sacrifices : dans l'inquiétude des événements, j'avais abrégé mon programme, renoncé à gravir la fine aiguille de Polset. Le ciel était si pur qu'on ne pouvait croire décemment aux agitations d'en bas. Devant moi la vallée s'emplissait, comme une large coupe, de la lumière du soleil. L'air vibrait, et cette vibration donnait aux formes des monts comme une apparence de mouvement. Véritablement, elles semblaient s'étirer, se dilater sous l'action de la chaleur, s'offrir à celle-ci dans un besoin presque humain de bien-être, d'expansion.

Dans le fond, les eaux du Doron menaient leur grand bruit monotone sur quoi se détachaient, comme un chant sur l'orchestre, les bruits plus rapprochés de la campagne, les notes stridentes des cigales, le crissement d'une faux. Car un long vieux paysan fauchait ses foins. En août on fauche les foins dans la montagne quand les blés sont mûrs dans la plaine. Je vois encore la silhouette arc-boutée et l'oscillation des hautes herbes avant de choir.

Une femme venait au torrent pour y laver un peu de linge. Ils étaient, à eux deux, les seuls habitants visibles de tout le village dont j'approchais. La cloche, la cloche unique et légère de Pralognan, se mit à sonner. Elle tintait si doucement qu'à peine dominait-elle le tumulte des eaux. Mais elle insistait. Je m'arrêtai pour l'écouter. Sa sonnerie n'était pas assez joyeuse pour annoncer un baptême ou un mariage, pas assez triste pour annoncer un mort. Je cherchai des yeux si quelque chalet brûlait. Et brusquement j'entendis son appel.

Il ne s'agissait plus d'événements privés. Le faucheur, lui aussi, avait suspendu son travail. Redressé, l'oreille tendue, la bouche ouverte, il aspirait la tragique musique. Qu'allait-il faire ? Rentrer chez lui, avertir ses enfants ? Il parut hésiter, puis il regarda la prairie qui restait à faucher, se pencha et reprit sa tâche. Pourquoi se dérangerait-il, puisqu'il n'était plus bon qu'à travailler ?

Au bord de l'eau, la femme s'était agenouillée pour laver. Je la vis se couvrir la figure des deux mains. Son corps se courba, et la tête appuya aux genoux. Elle était toute secouée, comme une feuille morte sous l'orage. Ainsi ployée et tremblante, elle paraissait une si petite chose. A cause du torrent, je n'entendis pas ses sanglots. Comme les larmes de cette femme dans la rivière, les pauvres douleurs individuelles, déjà, se perdaient dans

l'immense angoisse collective. Et ce sont les deux images que j'ai emportées de ma descente des Alpes avant de rejoindre l'armée, les deux images humaines, parce que le rocher bleu de l'aiguille de Polset, émergeant des glaces et des neiges, lorsque je me retournai pour emporter dans les yeux mes chères montagnes, riait et chantait dans la lumière. »

Amédée – *Nous venons de traverser Curienne, et nous allons* redescendre vers la *cluse, mais avant, je te réserve une autre surprise…*

Yolande – *Encore un monument aux morts ?*

Amédée - *Tu vas voir… Nous y sommes. Tu vois cette ruine …C'est « la ferme du maquis ». On ne semble guère soucieux de la sauvegarder. C'est pourtant un lieu de mémoire. Regarde cette plaque. Ce lieu écarté a servi d'hôpital de campagne pendant les années noires de l'Occupation : des médecins montaient discrètement depuis Challes-les-Eaux pour y soigner les malades et blessés du maquis des Bauges.*

Yolande – *Ce pourrait être le cadre pour évoquer l'œuvre du poète résistant Jean-Vincent Verdonnet.*

Né à Bossey en 1926, Jean-Vincent Verdonnet portait en lui deux mémoires. L'une, radieuse et féconde, enracinée dans sa terre haut-savoyarde, son « paradis d'agreste Epinal », l'autre, sombre et déchirée, marquée par son double engagement volontaire, dans un maquis des FFI pour la Libération de la Haute-Savoie, puis dans l'armée De Lattre, où grièvement blessé au combat, il perdit la vue de l'œil gauche.

De cette éprouvante plongée dans les abîmes de l'âme humaine, il renaîtra porteur d'une mission de reconnaissance et de fidélité « à ses frères d'infortune » dans son recueil Noël avec les morts réconciliés. *Publié en 1952 ; il lui ouvrit les portes de l'Ecole de Rochefort, avant d'être salué par un Robert Sabatier ému, comme étant « l'un des poèmes les plus déchirants de ce siècle ».*

Déclamation *(Gérard Desnoyers)*

« Cette nuit sera-t-elle notre nuit / rois déchus que nous sommes / en marche vers quelle Siloé ?

Sur mes paupières cousues / d'amère fatigue / pèsent vos milliers de regards en vigie / où brûle une incommensurable angoisse / Ridant l'eau de l'écluse / sous l'insensible clarté / d'une lune d'hiver / vos souffles rejoignent le mien / inconnus de l'immense mêlée / jeunes morts de naguère/ dont je partageais les peines et la grandeur

Et je sais vous appartenir / malgré la sentinelle de l'absence / depuis le dernier chant que vous a hurlé / sur un refrain de mortiers et de mitrailleuses / la folie de Caïn tapie / dans les veines des hommes
(…)
Des noms des noms des noms / Je sais la longue litanie / des noms qui furent / autant de fleurons à la délivrance / et redeviennent / des plaintes qu'étire le vent
(…)
Arnaud cette prière / c'est toi qui la commences / de tes deux bras avec lenteur levés / de tes deux bras sans mains / de tes deux poignets où fleurissent / les roses suprêmes du sang » (…) ».

Séquence musicale enregistrée : Litanie à la Vierge de Rocamadour de Poulenc

Amédée – *Dans ce lieu de mémoire à l'abandon, les vers poignants de Jean-Vincent Verdonnet prennent à la gorge. Qu'ils ne soient pas complètement oubliés, ceux qui ont souffert ici dans leur chair… mais poursuivons notre flânerie par un pèlerinage littéraire à la maison d'Amélie Gex, sur les hauteurs de Challes.*

Yolande - *Vois, Amédée, combien cette maison est belle dans sa sobriété : on y sent la présence - palpable- de l'ancienne Savoie. Préservée dans son caractère et son identité sauvegardée, l'ombre de la grande Amélie y plane toujours.*

« Mademoiselle », comme on appelle Amélie GEX à la Chapelle Blanche, a le visage fermé. Ses beaux yeux si doux semblent éteints, ses traits habituellement empreints de bonté sont tirés et durs. Aujourd'hui, en ce printemps 1875, « Mademoiselle » quitte sa propriété de Villard-Martin, en grande partie vendue pour une bouchée de pain. Celle de Villard-Léger a été vendue le mois dernier sans parvenir à combler toutes les dettes du docteur Gex et, sans fortune, presque sans le sou. « Mademoiselle », part définitivement avec son amie Annette, pour Chambéry.

Elle a tort de s'attrister, car à Chambéry elle va découvrir une autre vie et révéler aux yeux de tous, ses grands talents d'écrivain. Mais elle ne le sait pas encore.

Son cousin Charles Burdin, ami de l'imprimeur Ménard, lui propose d'écrire dans le journal du Père André.

Pour Amélie, c'est enfin la possibilité de gagner sa vie et puis, le Père André, journal républicain lui offre une tribune exceptionnelle pour défendre le petit peuple, instruire les paysans, soutenir la vie des femmes.

Comme les temps sont à la politique, son premier poème, en patois, s'intitule : L'opinion de Jean sur les élections, pour dire leur fait aux hommes politiques truqueurs, menteurs qui profitent des petits et des humbles. En voici quelques extraits :

Déclamation *(par Monique Baron en patois, avec refrain chanté par le groupe patoisants des Marches .Traduction simultanée en français sur l'écran)*

Le pêinsé de Dian chu le-s-élechon	**Les pensées de Jean sur les élections**
Dêpoué voui zord d'ai rechu pe la pôsta D' què fâr'on moué de lettre et de zornaux. D'êin ai rechu mé que Monchu de Costa Mê que le pape et tô so cardinaux. U-s-abit blanc, u portu de blouse Tô çlo papié font tant de compliméint, Tant de-s-histuére et diont si belle chouse Que plus de ion (bis) le comprêind pas lamint. seulement.	Depuis huit jours j'ai reçu par la poste De quoi faire un tas de lettres et de journaux. J'en ai reçu plus que Monsieur de Costa, Plus que le pape et tous ses cardinaux. Aux habits blancs, aux porteurs de blouses Tous ces papiers font tant de compliments, Tant d'histoires, disent tant de belles choses Que plus d'un (bis) ne les comprend pas
Mâgré voutro discor et mâgré voutro prôno, Incroâ de Savoué, Et vo, nôble-s-avoué, Le râi n'ira p'onco s'achètâ su son trôno Si lu faut ma voué, rien que ma voué !	Malgré vos discours et malgré vos prônes, Curés de Savoie, Et vous, nobles aussi, Le roi n'ira pas encore s'asseoir sur son trône S'il ne lui faut que ma voix, rien que ma voix.
Noutra Sasson n'âme pas le-s-affiche De lo marquis que m'appélont : « Monchu ». « Monsieur ». - De çlo deniâ, quoui payera le miche ? Dian, sara tê ; te pou comptâ dechu. Y a bin longtêimps qu'i ramelon sêin cessa cesse Qu'i no baront plu d'bouro que de pan ; pain ; Mais, va tié leû, comptêint chu leu promessa, promesse, Avant d'êintrâ (bis) t'faré sovêint : pan ! Pan !… Pan !...	Notre Françoise n'aime pas les affiches De ces marquis qui m'appellent : - De ces dîners, qui payera les miches ? Jean, ce sera toi, tu peux compter dessus. Il y a bien longtemps qu'ils rabachent sans cesse Qu'ils nous donneront plus de beurre que de pain ; Mais, va chez eux, comptant sur leur promesse, Avant d'entrer (bis) tu feras souvent : pan !
Mâgré voutro discor et mâgré voutro prôno,	Malgré vos discours et malgré vos prônes,

Incroâ de Savoué,
Et vo, nôble-s-avoué,
Le râi n'ira p'onco s'achètâ su son trôno
Si lu faut ma voué, rien que ma voué !

Curés de Savoie,
Et vous, nobles aussi,
Le roi n'ira pas encore s'asseoir sur son trône
S'il ne lui faut que ma voix, rien que ma voix.

Yolande - *Elle écrit pour vivre, pour survivre, et dit ses convictions républicaines, laïques, anticléricales, même si elle croit en Dieu : elle défend les petits, dénonce les gros, veut instruire les paysans, soutient les maigres droits des femmes, leur enseigne les règles d'hygiène de vie, et d'économie domestique: une féministe avant l'heure.*

Mais comment écrire ? Elle souffre le diable ! Ses rhumatismes la torturent. Tenir sa plume est un supplice. Jamais elle ne pourra réussir. Pourtant, il faut vivre et Dieu sait si elle a envie de vivre. Ses poèmes, ses diatribes connaissent le succès. Un pèlerinage à Myans lui donne une occasion de protester contre la pompe ecclésiastique.

Il faut qu'elle crie sa révolte contre l'Église, hiérarchisée, insensible dans sa puissance, éloignée des préoccupations des pauvres. Elle écrit une élégie en prose : Notre-Dame de Septembre à Myans *: « Ah ! s'écrie-t-elle,* *A Myans l'antique sanctuaire savoisien… Tout était fait pour étonner et frapper l'esprit de ces paysans … Partout de l'encens, des lumières, de la musique, mais rien qui fut vrai, humain, évangélique... Eh ! Quoi prêtres, est-ce là ce que nous vous demandons ? Est-ce là ce qu'il faut à ces cœurs avides d'amour, à ces esprits confiants… ? » Elle leur consacre un long poème intitulé :* A une âme sincère. *Il est dédié à l'Académie de Savoie et Amélie adresse à son président un poème nostalgique de la Savoie rurale :* Les Autrefois, *dont voici quelques extraits :*

Déclamation *(Olivier Fernex de Mongex)*

« Les autrefois, raconte ma mère

Quand elle a bu du vin bourru

Il n'y avait pas tant de savoir-faire,

Les garçons n'étaient pas si drus…

Les filles ne savaient pas tant de choses…

On vivait à la bonne foi,

Les autrefois !

Les autrefois, chez nos maîtres,

Quand c'était une bonne saison,

Porteurs d'habits, porteurs de guêtres,

Dansaient pour les pressailles ;

Sans jalousie de ce bien-être,

Chacun partageait ses droits,

Les autrefois !…

Les autrefois, les jeunes filles

Portaient coiffe élargie,

Bas bien tirés sur les chevilles,

Mouchoir de laine tout frangés,

Elles n'auraient pas voulu ces mantilles

Que vous êtes fières d'avoir,

Les autrefois !...

Les autrefois, quand on faisait l'amour,

On ne se cachait de personne :

Filles et garçons, tout cela partait

Cueillir des noisettes ou des cerises ;

A la brune quand on revenait,

Chacun s'enfilait chez soi,

Les autrefois !…

Les autrefois !… A quoi sert de le dire !

On ne le fera pas revenir ! ».

Yolande : *L'hiver 1882-83 est glacial. Amélie supporte de moins en moins le froid. Ses rhumatismes la torturent. Elle ne quitte guère son fauteuil, ne peut presque plus tenir sa plume et elle tousse de plus en plus. Elle tousse, elle tousse, et au soir du 17 juin 1883, Amélie meurt dans les bras de son amie, Mme Landriani.*

A La Chapelle-Blanche, une stèle est érigée en sa mémoire et le petit chemin qui mène à son ancienne propriété est joliment baptisé Le Chemin du Poète.

Amédée – *Fatiguée ?*

Yolande – *Oui, mais heureuse.*

Amédée – *Le jour décline… Il nous faut revenir à Chambéry pour une dernière halte, dans la médiévale rue Basse-du-château, sur les traces de Daniel-Rops, le dernier auteur de notre promenade littéraire. Il n'est pas né en Savoie mais a débuté une carrière d'enseignant au lycée Vaugelas de Chambéry et c'est en Savoie qu'il a choisi sa résidence de fin de vie et qu'il repose, dans le petit cimetière de Tresserve.*

Parmi ses œuvres qui lui ouvrent la porte du cénacle de l'Académie Française figure une nouvelle écrite en 1947 et intitulée La Nuit du cœur Flambant. *Elle se déroule tout entière à Chambéry, et, pour commencer, au restaurant Reverdy rebaptisé Verchy, dans cette rue Basse du Château, qui semble se complaire à garder ses secrets.*

Déclamation *(Gérard Desnoyers)*

« Il n'aurait pas fallu juger du restaurant Verchy sur l'apparence. La rue Basse-du-château, qui prend sur la Place Saint-Léger, n'est qu'une ruelle à figure de coupe-gorge. De durs pavés boiteux la hérissent : les maisons y sont de guingois ; deux d'entre elles se donnent la main, au deuxième étage, par-dessus la chaussée, avec un petit pont couvert d'un pittoresque vénitien. La nuit, une lampe électrique luit jaune à l'entrée de la rue, sur la place, trop faible pour dissiper les ombres qu'on croit volontiers diaboliques ; et tout le reste demeure sombre, sauf quand le boulanger ouvre son four et que, sur les murs d'en face, danse sa silhouette de fantôme. Au demeurant un des coins les plus calmes de la ville (…)

(La devanture du restaurant Verchy) ne paie point de mine et ressemble à celle de n'importe quel débit de vins de n'importe quelle banlieue. Les voyageurs et les touristes le dédaignent, s'ils n'ont point consulté le « Guide de la gourmandise en France », où il figure à juste titre, car on y mange encore, pour dix francs, une cuisine succulente qui a gardé les traditions de jadis. On entre dans la salle commune, voûtée et lambrissée de noyer sombre ; la porte du fond bat au courant d'air, et l'huis entrebaillé laisse apercevoir, sous la grande hotte de la cheminée, maintes casseroles de cuivre rouge, maints fait-tout de fonte luisante, au-dessus desquels Mme Verchy penche son attention et sa personne solennelle. »

Amédée : *Et voici qu'un inconnu fait un jour son apparition dans le restaurant de la mère Verchy et se lie d'amitié avec de jeunes habitués de la maison, au point qu'un soir il leur lance le défi de partir à la découverte des secrets de la vieille capitale savoyarde, d'autant plus mal connue qu'on croit la connaître.*

Déclamation *(Gérard Desnoyers)*

« La nuit était légère, d'une fraîcheur doucement acide, comme sont les nuits de la fin mai… La lune, au premier quartier, luisait, faible, mais son reflet suffisait à teinter de bleu le sommet des vieilles maisons humides(…) Notre guide marchait d'un pas assuré, s'engageait sous des voûtes, glissait au long de corridors d'encre où une odeur acre nous prenait à la gorge. Nous suivions des murs, traversions des cours si étroites qu'en levant les yeux vers le ciel on croyait regarder au fond d'un puits et qu'il paraissait impossible que des êtres humains pussent prendre leur lumière dans ces abîmes d'ombre.

Nous descendions des marches, remontions sur de lentes pentes humides… et tout ce décor prodigieux (..) s'animait peu à peu d'une vie secrète. C'était une lucarne grillagée, derrière laquelle un rideau rouge était éclairé faiblement, c'était un escalier en spirale accroché au flanc d'une maison et qui, sous la lueur de la lune, semblait s'enfoncer en vis dans le ciel ; c'étaient des portes anciennes encadrées d'un arc en anse de panier, surmontées d'un fleuron de pierre….

Venez ! Dit encore l'inconnu. Nous nous trouvâmes dans une cour exiguë pavée de pierres rondes. Nous nous assemblâmes autour de lui. Et soudain une lueur jaillit. Il avait roulé en torche un journal, y avait mis le feu et en projetait une clarté jaune autour de lui… Nous aperçûmes un petit cloître gothique, avec des arceaux étroits et de curieuses clefs de voûtes où grimaçaient des monstres.

Ici, nous jeta-il. Regardez !

De la muraille grise sortait une tête crispée et des yeux qui nous regardaient et, au-dessous de ce mascaron ridicule, la main de l'inconnu touchait, comme un symbole, un cœur de pierre d'où sortait une flamme »

Amédée - *Un cœur et une flamme ! Un cœur flambant ! Quels symboles, ma chère Yolande…. Nous ne nous sommes jamais oubliés, mais éloignés, seulement éloignés. Cette journée, avec ses émotions littéraires partagées, ne nous a-t-elle pas réunis ? Enfin ! Qu'en penses-tu ? Donnons-nous la main…*

Yolande - *Oui, enfin ! Amédée, ce que tu me dis me bouleverse, voici la main qui nous rapproche…et nous unit! Ce matin, tu me* ***regardais****, disais-tu. Ce soir, garde moi, gardons nous désormais, Amédée !*

Mais, que nos cœurs restent légers, comme sont légers les grains de sable qui glissent dans le sablier du temps. Inexorablement. Me voici. Voici Eurydice aux côtés d'Orphée.

Amédée – *Orphée aux côtés d'Eurydice !... Pour toujours !*

Ils s'éloignent en se tenant par la main en se dirigeant vers l'écran sur lequel apparaît un cliché du « Petit Hôtel confidentiel » de la rue Trésorerie. Ils disparaissent en passant sous l'écran. Pendant que les lumières diminuent, dernières mesures de la *Symphonie alpestre : La Nuit. Descente lente du rideau de scène « la descente d'Orphée aux Enfers » par Vacca.*

Jean-Louis Darcel